

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS II, III

UNE CONNAISSANCE
INUTILE

MESURE DE NOS JOURS

Je l'afflais
mon amour du mois de mai
de juin qu'il était enfant
heureux tellement
je lui permettait
quand personne ne ~~me~~ voyait
d'être mon amour du mois de mai
~~enfant et berceuse même en décembre~~
enfant et berceuse
quand nos marchions enlacés
la forêt était toujours
la forêt de notre enfance
mais n'avais plus de souvenirs si forts
- il embrassait mes doigts
il avait froid
- il disait les mots que disent les amoureux du mois
d'être seule à ~~me~~ embrasser de mai
On ne raconte pas ces mots là
on ne raconte pas le cœur qui bat
on croit pouvoir toute la vie les embrasser
ces mots là berceuse
Elle a honte de mois de mai ~~parce qu'elle~~ aime
parce qu'elle ^{traverte la vie} qui s'aiment
Alors
il l'a fait fuir ~~en~~ ^{un} mois de mai.

AUSCHWITZ ET APRÈS II, III

UNE CONNAISSANCE
INUTILE

MESURE
DE NOS JOURS

OUVRAGES DE CHARLOTTE DELBO



LES BELLES LETTRES, 1961.

LE CONVOI DU 24 JANVIER, 1965.

AUSCHWITZ ET APRÈS

I. AUCUN DE NOUS NE REVIENDRA, 1970.

II. UNE CONNAISSANCE INUTILE, 1970.

III. MESURE DE NOS JOURS, 1971.

chez d'autres éditeurs

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE, Anthropos, 1969.

LA SENTENCE, pièce en trois actes, P.-J. Oswald, 1972.

QUI RAPPORTERA CES PAROLES ? tragédie en trois actes, P.-J.

Oswald, 1974 (rééd. avec UNE SCÈNE JOUÉE DANS LA
MÉMOIRE, HB éditions, 2001).

MARIA LUSITANIA, pièce en trois actes, et LE COUP D'ÉTAT,
pièce en cinq actes, P.-J. Oswald, 1975.

LA MÉMOIRE ET LES JOURS, Berg International, 1985.

SPECTRES, MES COMPAGNONS, Maurice Bridel, 1977 ; Berg
International, 1995.

CEUX QUI AVAIENT CHOISI, pièce en deux actes, Les Provin-
ciales, 2011.

QUI RAPPORTERA CES PAROLES ? et autres écrits inédits, Fayard,
2013.

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS II, III

UNE CONNAISSANCE
INUTILE

MESURE
DE NOS JOURS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1970/2018 by LES ÉDITIONS DE MINUIT

www.leseditionsdeminuit.fr

Charlotte Delbo

Charlotte Delbo est née en 1913 à Vigneux-sur-Seine (Essonne), de parents immigrés italiens. Après avoir suivi une formation de sténodactylo, elle travaille à Paris comme secrétaire dès l'âge de dix-sept ans. Elle adhère en 1932 au mouvement des Jeunesses communistes. En 1934, elle rencontre Georges Dudach, communiste engagé, très actif au sein du Parti, avec qui elle se marie en 1936. Un an plus tard, elle devient la secrétaire de Louis Jovet, alors directeur du théâtre de l'Athénée. Celui-ci l'avait convoquée après la lecture d'un article sur le théâtre qu'elle avait écrit pour *Les Cahiers de la Jeunesse*, dont Dudach était le rédacteur en chef.

L'été 1941, Charlotte Delbo accompagne la troupe de l'Athénée lors d'une tournée en Amérique du Sud. Georges Dudach, engagé dans la Résistance intérieure, est resté à Paris. Elle décide de le rejoindre dans la clandestinité, contre l'avis de Jovet qui la supplie de n'en rien faire. Charlotte regagne Paris et retrouve son mari en novembre 1941. Ils vivent cachés, ne se montrent jamais ensemble. Georges sillonne Paris, rencontre ses contacts, transmet des informations pendant que Charlotte tape à la machine

des tracts et des journaux clandestins. Mais la police déploie patiemment ses filets. En février 1942, de nombreux membres de leur réseau de résistants communistes sont pris en filature. Les arrestations se multiplient à la mi-février : Georges et Maï Politzer, Danielle Casanova, Lucien Dorland, Lucienne Langlois, puis André et Germaine Pican, Jacques Decour... De filature en filature, l'étau se resserre. Georges Dudach et Charlotte Delbo sont arrêtés le 2 mars 1942 par les brigades spéciales de la Police française. Delbo est emprisonnée à la Santé, où elle reverra son mari une dernière fois, le 23 mai ; Dudach est fusillé le jour même au Mont-Valérien. Transférée en août au Fort de Romainville, puis à Compiègne, Charlotte Delbo quitte la France pour Auschwitz-Birkenau le 24 janvier 1943, dans un wagon à bestiaux, en compagnie de deux cent vingt-neuf autres femmes, majoritairement engagées comme elle dans la Résistance.

Transférée à Ravensbrück au début de l'année 1944, elle est libérée en avril 1945 après vingt-sept mois de déportation. Sur les deux cent trente femmes du convoi de 1943, elles sont quarante-neuf à rentrer. Quelques mois après son retour, dans une maison de repos en Suisse, elle écrit dans un cahier *Aucun de nous ne reviendra* qui deviendra, vingt-cinq ans plus tard, le premier volume de la trilogie *Auschwitz et après*. À partir de 1947, elle travaille pour l'ONU à Genève. Elle réside douze ans en Suisse avant de regagner Paris, où elle entre au CNRS en 1960, devenant l'assistante du philosophe Henri Lefebvre, qu'elle avait rencontré en 1932. Elle termine sa carrière au CNRS en 1978 et meurt en 1985, âgée de soixante-douze ans.

Auschwitz et après

Charlotte Delbo a gardé pendant vingt ans le manuscrit d'*Aucun de nous ne reviendra*, l'emportant partout avec elle sans pouvoir se décider à le faire publier. C'est l'engagement dans une tout autre cause, la dénonciation de la guerre d'Algérie, qui l'amène à faire paraître son premier livre aux Éditions de Minuit, *Les Belles Lettres*. Révoltée par la guerre coloniale mais ne se sentant pas légitime pour en témoigner directement, elle réunit et présente un ensemble de lettres dans un recueil, se faisant chambre d'écho de l'indignation de ceux qui les ont écrites. Les Éditions de Minuit ont publié *La Question* d'Henri Alleg et une série de témoignages engagés – et plusieurs fois censurés – contre la torture en Algérie. C'est dans cette maison que Charlotte Delbo publiera donc *Les Belles Lettres* en 1961.

Quelques années plus tard, en 1964, Charlotte Delbo apprend par une connaissance du CNRS que Colette Audry recherche des textes écrits par des femmes pour la collection qu'elle dirige aux éditions Gonthier. Elle accepte de leur confier son témoignage de la déportation. Son amie Claudine Riera-Collet propose de le dactylographier pour elle. C'est ainsi qu'*Aucun de nous ne reviendra* paraît pour la première fois en 1965 chez Gonthier. De ce premier témoignage surgit aussitôt un autre livre, né des questions que lui posait son amie pendant la préparation du manuscrit : qui étaient toutes ces femmes, comment s'étaient-elles retrouvées à Auschwitz, quel avait été leur destin ? Charlotte décide de rassembler tout ce qu'elle sait ou peut retrouver sur les deux cent trente femmes. Sur chacune, elle rédige une notice,

les notices sont classées par ordre alphabétique. Elle travaille près d'un an à ce livre qu'elle achève en juillet 1965 et porte à Jérôme Lindon aux Éditions de Minuit. *Le Convoi du 24 janvier* paraît en novembre 1965.

Ainsi paraissent en 1965 ses deux premiers livres sur les camps, très différents l'un de l'autre. Tous deux ont une portée universelle : le premier par la sensibilité, l'humanité et la justesse du récit personnel, le second en rapportant le destin de chaque femme d'un point de vue factuel et historique. Si les ventes sont faibles, ces livres recueillent suffisamment d'éloges pour pousser Charlotte Delbo à continuer le récit d'*Aucun de nous ne reviendra*. Le transfert à Ravensbrück en 1944, la libération des camps, le retour, tout cela était absent du premier livre. De plus elle a écrit, au fil des ans, quelques poèmes dont elle va ponctuer son récit : ainsi se constitue le deuxième volume de la trilogie, *Une connaissance inutile*. Les Éditions de Minuit publient le livre en 1970 et rééditent en même temps *Aucun de nous ne reviendra*.

Le troisième volet vient rapidement après : les recherches faites pour le *Convoi*, les camarades survivantes retrouvées, les échanges avec celles-ci et les amitiés renouées avaient donné l'idée à Charlotte d'écrire sur cela aussi : que devient-on après Auschwitz ? Dans *Mesure de nos jours*, qui clôt en 1971 la trilogie *Auschwitz et après*, elle fait le portrait de ses camarades rescapées. Chacune à sa façon a construit sa propre stratégie, plus ou moins consciente, pour tenter de vivre alors que rien ne sera jamais plus comme avant, parce qu'on n'en est jamais vraiment revenu.

UNE CONNAISSANCE
INUTILE

*Nous arrivions de trop loin pour
mériter votre croyance.*

Paul CLAUDEL.

LES HOMMES

Nous avions pour les hommes une grande tendresse. Nous les regardions tourner dans la cour, à la promenade. Nous leur jetions des billets par-dessus le grillage, nous déjouions la surveillance pour échanger avec eux quelques mots. Nous les aimions. Nous leur disions des yeux, jamais des lèvres. Cela leur aurait semblé étrange. Ç'aurait été leur dire que nous savions combien leur vie était fragile. Nous dissimulions nos craintes. Nous ne leur disions rien qui pût les leur révéler mais nous guettions chacune de leurs apparitions, dans un couloir ou à une fenêtre, pour leur faire sentir toujours présentes notre pensée et notre sollicitude.

Quelques-unes, qui avaient parmi eux leur mari, ne voyaient que lui, rencontraient tout de suite son regard dans le faisceau des regards en quête de nous. Celles qui n'avaient pas de mari aimaient tous les hommes sans les connaître.

Aucun d'eux ne m'était frère ou amant, mais je n'aimais pas les hommes. Je ne les regardais jamais. Je fuyais leur visage. Ceux qui m'abordaient pour la seconde fois – furtivement, quand ils allaient chercher la soupe à la cuisine – s'étonnaient que je ne reconnusse ni leur voix ni leur silhouette.

J'avais en face d'eux une immense pitié et un immense effroi. Pitié et effroi où je ne participais pas vraiment. Il y avait au secret de moi une terrible indifférence, l'indifférence qui vient d'un cœur en cendre. Je me défendais de leur en vouloir. J'en voulais à tous les vivants. Je n'avais pas encore trouvé au fond de moi une prière de pardon pour ceux qui vivent.

Les hommes nous aimaient aussi, mais misérablement. Ils éprouvaient, plus aigu que tout autre, le sentiment d'être diminués dans leur force et dans leur devoir d'hommes, parce qu'ils ne pouvaient rien pour les femmes. Si nous souffrions de les voir malheureux, affamés, dénués, ils souffraient davantage encore de ne plus être en mesure de nous protéger, de nous défendre, de ne plus assumer seuls le destin. Pourtant, les femmes les avaient, dès le premier moment, déchargés de leur responsabilité. Elles les avaient tout de suite dégagés de leur souci d'hommes pour les femmes. Elles voulaient les persuader qu'elles, les femmes, ne risquaient rien. Leur féminité était leur sauvegarde, croyait-on encore. Et s'ils avaient tout à redouter, eux, elles se rassuraient quant à elles. Il leur faudrait seulement avoir patience et courage, deux vertus dont elles étaient très sûres parce qu'elles sont de tous les jours. Alors elles reconfortaient les hommes, ne laissaient paraître ni lassitude, ni tristesse, ni inquiétude surtout. Elles seraient dignes d'eux, qui savaient quelle menace pesait sur leur vie. Les hommes, de leur côté, s'efforçaient au naturel quotidien. Ils s'ingéniaient à nous être utiles, cherchaient quels servi-

ces ils pourraient nous rendre. Hélas ! Dans la détresse matérielle où ils étaient, il n'y avait rien que pussent leur demander les femmes. Celles-ci, dans une détresse tout aussi grande, avaient encore des ressources, les ressources qu'ont toujours les femmes. Elles pouvaient laver le linge, raccommoder l'unique chemise maintenant en loques qu'ils portaient le jour de leur arrestation, couper dans les couvertures pour leur confectionner des chaussons. Elles se privaient d'une partie de leur pain pour la leur donner. Un homme doit manger davantage. Chaque dimanche, elles organisaient un divertissement qui avait lieu dans la cour, auquel les hommes assistaient, debout derrière les barbelés dressés entre les deux quartiers. Toute la semaine les femmes travaillaient ; elles cousaient, elles répétaient pour le dimanche. Lorsque la préparation de la fête risquait d'être compromise par le manque d'entrain ou la mauvaise humeur, il se trouvait toujours une femme pour dire : « Si, il faut le faire, pour les hommes. » Pour les hommes, elles chantaient et dansaient ; pour les hommes, elles jouaient l'insouciance et la gaîté. C'était un jeu déchirant. Mais l'animation qu'il suscitait parvenait quelquefois à faire croire, même à celles qui savaient le mieux combien tout cela était dérisoire.

Aussi ce dimanche-là était-il plus triste qu'aucun autre. Le commandant du fort avait interdit la représentation. Les hommes étaient consignés dans leurs chambrées, les femmes dans les leurs. Et ce n'était pas seulement pour cela que nous nous sentions tout à coup désœuvrées et absentes.

Chacune avait un pressentiment vague auquel elle ne s'abandonnait pas parce qu'il y avait les autres et qu'elle cherchait à écarter en scrutant l'attitude de ses compagnes. Toutes jouaient si bien qu'aucune n'était dupe.

Nous étions inquiètes. Celles qui écoutaient les bruits à la cloison – du côté des hommes – attentives, l'oreille collée comme pour l'auscultation, disaient, en réponse aux questions : « Non, on n'entend rien. » On n'entendait rien et le malaise croissait avec l'après-midi.

C'était un dimanche de septembre, ensoleillé comme un dimanche d'été, avec déjà la mélancolie de l'automne ; c'est-à-dire que, depuis le matin, tout dans l'air, et dans les feuilles des arbres qu'on apercevait de la fenêtre, dans le souffle du vent sur l'herbe des glacis et dans la couleur du ciel au-dessus du fort et dans la couleur des yeux, tout depuis le matin précisément avait la matité des jours dont on dit plus tard qu'ils ont été jours inhabituels.

« Et toi, Yvette, tu vois quelque chose à la fenêtre ? » – « Non, rien. » Soudain, on entend des pas dans le couloir, chez nous, un bruit de clefs à notre porte. La chef du camp entre, accompagnée d'une sentinelle. C'était une prisonnière, elle ne circulait jamais seule. « Josée, qu'est-ce qu'il y a ? – Rien, rien. Qu'est-ce que vous avez toutes, avec vos figures chavirées ? Il n'y a rien. Je viens chercher le linge des hommes. Prêt ou pas prêt, il faut le leur rendre tout de suite.

– Le leur rendre ? Tout de suite ? Pourquoi ? »

Déjà toutes s'affairaient, préparaient des baluchons avec les chemises et les chaussettes, défai-

saient le paquet parce qu'elles avaient oublié un mouchoir, heureuses de sortir de la passive attente qui les écrasait depuis le matin, comme si enfin elles pouvaient faire quelque chose et que ce quelque chose fût utile.

« Les hommes partent ? »

– Je ne sais pas. Je ne sais rien. » Josée ne voulait rien dire. L'une demande : « Quelle heure est-il ? » Et nous devons toutes nous souvenir qu'à ce moment-là il était quatre heures.

Josée sortie avec le linge, la porte refermée, chacune retourne vers son lit. Le dortoir redevient étouffant de silence et d'attente.

Toute tentative de diversion ou de distraction se heurtait à l'inertie, à l'angoisse inexprimée. Si nous lisions quelque chose ? Personne ne répondait.

« J'entends du bruit. Ils descendent les escaliers.

– Qu'est-ce qu'il y a ? »

Du fond du dortoir, les têtes se dressent, les interrogations convergent vers celle qui écoute à la cloison.

« On les fait descendre.

Tous ? »

– Non. Pas tous. Ça s'arrête. »

Plusieurs mois de cellule avaient donné à toutes un sens supplémentaire pour interpréter les sons et les froissements, les respirations et les pas.

À nouveau le silence. À nouveau l'attente.

Certaines essayaient de croire qu'il n'y avait rien à attendre. Pourquoi attendait-on ? Qu'attendait-on et pourquoi attendre ? Mais elles ne pouvaient se départir du sentiment de l'attente et de l'angoisse. Le silence, un long moment encore.

Puis on entend des pas dans le couloir, notre couloir, des pas de bottes cette fois, et toutes les femmes se trouvent debout entre les lits, prêtes, quand le sous-officier apparaît. Il tire un papier de sa poche, appelle des noms et chacune à l'appel de son nom va se ranger près de la porte et sur ses traits l'inquiétude cède à la résolution et au raidissement. L'Allemand appelle dix-sept noms, plie sa liste, sort avec les dix-sept femmes, referme à clef. Le dortoir paraît alors aux autres qui sont demeurées debout à leur place, vide et sonore, de cette sonorité particulière qui s'établit dans un lieu où il va se passer quelque chose.

Moi, je n'avais pas de mari de l'autre côté. C'est à la Santé qu'on m'avait appelée, quatre mois plus tôt. C'était le matin.

Nous attendions. Nous attendions que nos compagnes fussent de retour pour donner un nom à notre angoisse.

Nous les entendons qui reviennent. Le sous-officier les fait rentrer et c'est quand il a eu reverrouillé la porte que le raidissement et la résolution sur leurs visages se sont évanouis. Leurs visages apparaissent soudain déshabillés de toute expression ou de toute convention, dans cette nudité que donne un subit éclairage ou une atroce vérité.

Nous les attendions. Une sorte de détente s'opère en nous, quelque chose cède en nous lorsque nous voyons qu'elles sont toutes là. Nous attendions un récit. Non, elles regagnaient leur lit. Chacune allait à sa place sans un mot, avec des yeux devenus sans regard. Et les autres qui voulaient savoir s'approchaient de celle avec qui,

parmi les dix-sept, elles étaient plus particulièrement liées, pour la questionner. Je suis restée à ma place. Je ne suis allée ni vers Regina que j'aimais bien ni vers Margot. Et pas une de celles qui avaient été appelées le même matin que moi, à la Santé, n'a bougé. Nous savions.

Tout le dortoir chuchote maintenant. On apprend des détails. « Mon mari m'a donné son alliance. – Le commandant leur a annoncé qu'ils partiraient demain matin. – On les emmène dans les casemates pour la nuit. – Ils ont mis leurs cigarettes en commun. – Jean était tellement pâle, avec les yeux si creusés qu'il m'a fait peur. »

Et j'en entends une qui, dans un groupe près de mon lit, murmure : « René a dit à Betty qu'ils devaient être fusillés mais qu'ils avaient tous résolu de n'en rien dire aux femmes, de faire croire qu'ils étaient déportés. Naturellement, à Betty, il pouvait le dire. Seulement il ne faut pas le répéter. »

Alors l'une de nous s'est avancée vers le milieu du dortoir et à haute voix, s'adressant à toutes : « Les amies, puisque nous avons encore du temps avant le coucher, nous devrions lire des poèmes. »

Les plus jeunes disposent les bancs. Tout le monde s'installe. C'était comme le premier repas après l'enterrement quand quelqu'un s'essaie à nouveau aux mots familiers et réussit à parler aux autres du boire et du manger. Mais quand la récitante dit : « Car il n'y a rien qui vous élève – Comme d'avoir aimé un mort ou une morte – On est fortifié pour la vie – Et l'on n'a plus besoin de personne », chacune a su à l'atteinte de ces paroles que malgré le mensonge des hommes et

CHARLOTTE DELBO

l'hypocrisie du commandant avec le linge à rendre, chacune a su qu'elle avait eu tout de suite le sentiment de la mort et sa certitude. Ils étaient courageux et tendres, les hommes que nous aimions.

Et moi j'avais honte d'avoir pu leur faire reproche d'un si court sursis. J'avais honte de n'avoir pas voulu les aimer. Je n'avais pas voulu les regarder, regarder leur visage, leurs yeux, entendre leur voix, et maintenant je ne pouvais plus distinguer l'un de l'autre. J'en pleurais de regret. Et quand on me parle aujourd'hui de Pierre qui avait abattu trois Allemands, ou de Raymond, le petit qui était infirme d'une balle reçue en Espagne, c'est tout le groupe indistinct et fraternel des hommes que nous aimions qui affleure à ma mémoire.

MESURE
DE NOS JOURS

*Je me souviens de tout le monde
même de ceux qui sont partis.*

Pierre REVERDY.

LE RETOUR

Au voyage de retour, j'étais avec mes camarades, les survivantes d'entre mes camarades. Elles étaient assises près de moi dans l'avion et à mesure que le temps s'accélérait, elles devenaient diaphanes, de plus en plus diaphanes, perdaient couleur et forme. Tous les liens, toutes les lianes qui nous reliaient les unes aux autres se détendaient déjà. Seules leurs voix demeuraient et encore s'éloignaient-elles à mesure que Paris se rapprochait. Je les regardais se transformer sous mes yeux, devenir transparentes, devenir floues, devenir spectres. Je les entendais encore, je commençais à ne plus comprendre ce qu'elles disaient. À l'arrivée, je ne les reconnaissais plus. Dans la foule des gens qui nous attendaient, elles glissaient, disparaissaient, reprenaient apparence un instant, si impalpables, si irréelles, si fuyantes, que je doutais de mon existence propre. Elles ont joué ce jeu de feu follet pendant tout le temps où nous piétinions d'un bureau à l'autre, se perdaient, se retrouvaient, me retrouvaient, disaient des mots que je ne saisissais pas, s'évanouissaient encore et se fondaient enfin dans la foule des gens qui nous attendaient, englouties pour toujours dans cette foule. Elles avaient si bien perdu de leur réalité pendant le

voyage au long duquel je les avais vues se métamorphoser de minute en minute, s'effacer lentement, imperceptiblement, inexorablement, devenir spectres, que je ne me suis pas aperçue tout de suite de leur disparition. Sans doute parce que j'étais aussi transparente, aussi irréelle, aussi fluide qu'elles. Je flottais au milieu de cette foule qui glissait tout autour de moi. Et soudain, je me suis sentie seule, seule au creux d'un vide où l'oxygène manquait, où je cherchais ma respiration, où je suffoquais. Où étaient-elles ? J'ai constaté leur disparition quand il était trop tard pour les appeler, trop tard pour courir à leur recherche – et comment courir dans cette foule glissante ? D'ailleurs la voix me manquait et mes jambes se paralysaient. Où étaient-elles ? Où êtes-vous Lulu, Cécile, Viva ?

Viva, pourquoi l'appeler maintenant ? Viva, où es-tu ? Non, tu n'étais pas dans l'avion avec nous. Si je confonds les mortes et les vivantes, avec lesquelles suis-je, moi ? Il me fallait admettre – et c'était une conclusion très longue à formuler, et jusqu'à ce que j'y parviensse, j'étais prise dans une angoisse qui me laissait errante, glissante et flottante –, il me fallait admettre que je les avais perdues et que désormais je serais seule. Où chercher secours ? Rien ne viendrait à mon secours. Crier était inutile, crier à l'aide était inutile. Tous, dans la foule qui m'entourait, étaient prêts à m'aider, étaient là pour m'aider, mais ils se proposaient avec leurs moyens à eux dont je savais l'inutile. Les seuls êtres qui pouvaient m'aider étaient hors de portée. Nul ne pouvait les remplacer. Avec dif-

ficulté, par un grand effort de ma mémoire – mais pourquoi dire : effort de la mémoire, puisque je n'avais plus de mémoire ? – par un effort que je ne sais comment nommer, j'ai essayé de me souvenir des gestes qu'on doit faire pour reprendre la forme d'un vivant dans la vie. Marcher, parler, répondre aux questions, dire où l'on veut aller, y aller. J'avais oublié. L'avais-je jamais su ? Je ne voyais ni comment m'y prendre ni par où commencer. L'entreprise était hors de mes forces. Il n'y avait qu'à renoncer. Renoncer ou remettre à plus tard. D'abord, il fallait réfléchir. Je flottais dans la foule qui me portait sans s'en rendre compte car je ne pesais rien, ma tête se vidait. Réfléchir ? Comment réfléchir quand on ne possède plus un mot, quand on a oublié tous les mots ? J'étais trop absente pour être désespérée. J'étais là... Comment ? Je ne sais. Mais étais-je là ? Étais-je moi ? Étais-je... J'étais là et ce serait faux de dire que je ne savais que faire, je ne pensais pas et je ne me demandais pas s'il y avait quelque chose à faire. Savoir, se demander, penser, ce sont des mots que j'emploie maintenant.

Combien de temps suis-je restée sur ce banc où l'on pouvait croire que je méditais ou que je me reposais ? Combien de temps ai-je passé à ne pas méditer, à ne pas réfléchir, à essayer de me rappeler comment on fait pour se rappeler. Me rappeler quoi ? Je ne savais plus ce qu'il fallait se rappeler. Dire que j'avais froid comme lorsqu'on a la fièvre, dire que j'étais épuisée, c'est facile à avancer aujourd'hui en guise d'explication. Je ne sentais rien, je ne me sentais pas exister, je n'exis-

tais pas. Combien de temps suis-je restée ainsi en suspension d'existence ? (J'ai retrouvé mes mots depuis, vous voyez.) Longtemps, longtemps. J'ai gardé de ce temps des images brumeuses où pas une tache claire ne permet de distinguer le sommeil de la veille. Longtemps.

Avec beaucoup d'effort, je crois me souvenir que j'étais couchée, que des gens venaient me voir. Ils m'embrassaient, ils me parlaient, ils me racontaient des choses, ils me posaient des questions. Pour les questions, ils ont vite cessé, je ne répondais à aucune. J'entendais leurs voix de très loin. Quand ils entraient dans ma chambre, mon regard se voilait. Leur épaisseur interceptait la lumière. Au travers de ce voile, je les voyais sourire d'un sourire encourageant et je ne comprenais rien à leur sourire, rien à leur attitude, rien à leur gentillesse – enfin, j'ai supposé plus tard que c'était de la gentillesse. C'est presque impossible, plus tard, d'expliquer avec des mots ce qui est arrivé à l'époque où il n'y avait pas de mots. Pourquoi viennent-ils me voir ? Pourquoi parlent-ils ? Que veulent-ils savoir ? Pourquoi veulent-ils que je sache, moi, certaines choses qu'ils sont prêts à me dire, qu'ils sont venus exprès pour me dire ? Tout était incompréhensible. Et que tout soit incompréhensible m'était indifférent. Je n'avais aucune curiosité, aucune envie de rien savoir. Ils m'apportaient des fleurs et des livres. Craignent-ils que je m'ennuie ? M'ennuyer... Toutes leurs idées étaient d'un monde à part. Ils craignent que je m'ennuie et ils apportent des livres... Ils posaient les livres sur ma table de chevet et les livres restaient là sans

que j'aie seulement l'idée de les prendre. Longtemps, longtemps, les livres sont restés là, à ma portée, hors de ma portée. Longtemps. Enfin, on m'a dit que mon absence au monde avait duré longtemps. Mon corps était sans poids, ma tête sans poids. Des jours, des jours, sans penser à rien, sans exister tout en sachant cependant – mais je ne me souviens plus aujourd'hui comment je le savais –, tout en ayant quelque sensation, à peine définissable, que j'existais. Je ne parvenais pas à me réhabituer à moi. Comment me réhabituer à un moi qui s'était si bien détaché que je n'étais pas sûre qu'il eût jamais existé ? Ma vie d'avant ? Avais-je eu une vie avant ? Ma vie d'après ? Étais-je vivante pour avoir un après, pour savoir ce que c'est qu'après ? Je flottais dans un présent sans réalité.

Les amis continuaient à me rendre visite, m'apportaient de nouveaux livres qui s'empilaient sur les autres. Quelquefois, en me soulevant sur mes oreillers, je regardais ces livres sans faire de relation entre des livres et la lecture. Des objets sans usage. Que faire de ces objets ? Et puis je les oubliais et je retournais à mon absence.

Lentement, à mon insu, la réalité a repris forme autour de moi. À mon insu car je n'ai fait aucun effort pour revenir à la surface de la réalité. Je n'avais pas la force de faire la plus petite ébauche d'effort. C'est d'elle-même, par sa propre pesanteur, que la réalité a repris ses contours, ses couleurs, ses significations, mais si lentement... Je découvrais, avec de longs intervalles, un nouveau trait, un nouveau sens. Petit à petit, je recouvrais

la vue, l'ouïe. Petit à petit, je reconnaissais les couleurs, les sons, les odeurs. Les goûts, beaucoup plus tard. Un jour j'ai vu – oui, vu – les livres sur ma table de nuit, sur une chaise près de mon lit. Tous étaient à ma main. Ma main ne s'avancait pas vers eux. Longtemps je les ai regardés sans avoir l'idée de les toucher, de les prendre. Quand enfin je me suis risquée à en prendre un, à l'ouvrir, à le regarder, il était si pauvre, si à côté que je l'ai remis sur sa pile. À côté. Oui, tout était à côté. De quoi parlait-il, ce livre ? Je ne sais pas. Je sais que c'était à côté. À côté des choses, à côté de la vie, à côté de l'essentiel, à côté de la vérité.

Qu'est-ce qui n'est pas à côté ? Je me posais la question et j'étais désespérée de ne pouvoir y répondre. Je dis désespérée faute d'un mot qui donnerait idée de ce que je veux dire. Je n'étais pas désespérée, j'étais absente.

J'ai attendu longtemps avant de tenter une autre reconnaissance dans un livre. Elle a été tout aussi déroutante que la première et moi plus désespérée, ou plutôt enfoncée davantage encore dans mon absence.

Qu'est-ce qui n'est pas à côté ? N'ai-je plus rien à trouver dans les livres ? Sont-ils tous répétition futile, description jolie et imagée, suite de mots sans poids ?

Mon découragement en face des livres a duré très longtemps. Des années. Je ne pouvais pas lire parce qu'il me semblait savoir d'avance ce qui était écrit dans le livre, et le savoir autrement, d'une connaissance plus sûre et plus profonde, évidente, irréfutable.

De même que je baissais les yeux pour ne pas voir les visages parce que les visages se dénudaient sous mes yeux, parce que je voyais tout des gens au travers de leur visage dès que j'arrêtais mon regard sur eux, et cela me gênait au point d'être obligée de baisser les yeux, de même je m'écartais des livres parce que je voyais au travers des mots. Je voyais la banalité, la convention, le vide. J'y voyais l'habileté. Et que sait-il celui-là qu'il veut me dire ? Et pourquoi ne le dit-il pas ?

Tout était faux, visages et livres, tout me montrait sa fausseté et j'étais désespérée d'avoir perdu toute capacité d'illusion et de rêve, toute perméabilité à l'imagination, à l'explication. Voilà ce qui, de moi, est mort à Auschwitz. Voilà ce qui fait de moi un spectre. À quoi s'intéresser quand on décèle la fausseté, quand il n'y a plus de clair-obscur, quand il n'y a plus rien à deviner, ni dans les regards ni dans les livres ? Comment vivre dans un monde sans mystère ? Comment vivre dans un monde où le mensonge se colore en couleur aveuglante et se sépare immédiatement de la vérité, comme dans ces mélanges qui se décomposent, où chaque ingrédient reprend sa couleur et sa densité propres ?

Je me suis interrogée longtemps sans trouver la réponse. Pourquoi vivre si rien n'est vrai ? Pourquoi regretter de ne plus pouvoir être dupe, c'est si confortable ? Je me débattais dans un dilemme insoluble. Je regardais les livres inutiles. Tout m'était inutile. Mais à quoi sert de savoir quand on ne sait plus comment vivre ?

Comment cela s'est-il passé ? Je ne sais pas. Un jour, j'ai pris un livre et je l'ai lu. Je voudrais pou-

CHARLOTTE DELBO

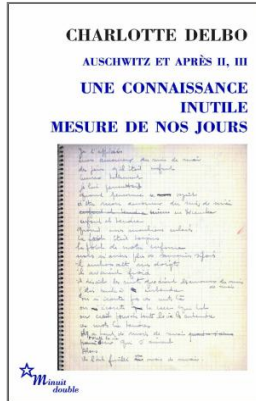
voir dire comment cela s'est fait. Je ne m'en souviens plus du tout. Je ne me souviens pas non plus du titre. Cela ferait bien si je nommais quelque chef-d'œuvre. Non. C'était un livre parmi tous les autres, celui qui m'a rendu tous les autres. Il faudra que j'essaie de me rappeler. C'est si difficile que j'y renonce pour le moment. Qui songe à jalonner un parcours souterrain où il se perd pendant des années avant d'arriver à une flaque de lumière ? Ce souterrain, il sait qu'il n'y retournera jamais, alors pourquoi chercher ?

TABLE

<u>Charlotte Delbo</u>	<u>7</u>
<u>Une connaissance inutile</u>	<u>11</u>
<u>Mesure de nos jours</u>	<u>165</u>

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT-DEUX AOÛT DEUX MILLE DIX-HUIT DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 6257
N° D'IMPRIMEUR : 1601661

Dépôt légal : octobre 2018



Cette édition électronique du livre
Auschwitz et après II, III de Charlotte Delbo
a été réalisée le 29 août 2018
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707344977).

© 2018 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
En couverture, manuscrit du poème
"Je l'appelais mon amoureux du mois de mai",
in *Une connaissance inutile*.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707344991